

L'Égypte et la vallée du Nil, de la conquête musulmane au califat fatimide

Philippe Conrad

Historien

«... Le général Théodose, en apprenant l'arrivée des musulmans, se transportait d'un lieu à un autre, afin d'observer l'ennemi. Les musulmans attaquèrent, tuèrent le commandant, massacrèrent toutes ses troupes et s'emparèrent de la ville de Behnesa. Quiconque se rendait auprès d'eux fut massacré ; ils n'épargnèrent ni vieillards, ni femmes, ni enfants... Alors les musulmans arrivèrent à Nikiu. Il n'y avait pas un seul soldat pour leur résister. Ils s'emparèrent de la ville et massacrèrent tous ceux qu'ils rencontraient dans la rue et dans les églises, hommes, femmes et enfants, sans épargner personne. Puis ils allèrent dans d'autres lieux, les saccagèrent et y tuèrent tous les habitants qu'ils trouvaient... Mais taisons-nous maintenant car il est impossible de raconter les horreurs commises par les musulmans lorsqu'ils occupèrent l'île de Nikiu... Amr opprima l'Égypte et le patriarche Kyros éprouvait une profonde douleur à cause des calamités du pays car Amr, qui était d'origine barbare, traitait les Égyptiens sans pitié et n'exécutait pas les accords qui avaient été conclus avec lui. La situation d'Amr devenait de jour en jour plus forte. Il levait l'impôt qui avait été convenu mais il ne toucha point aux biens des églises, les préserva de tout pillage et les protégea pendant toute la durée de son gouvernement... Mais il est impossible de raconter la situation lamentable des habitants d'Alexandrie, qui en arrivèrent à offrir leurs enfants en échange des sommes énormes qu'ils avaient à payer chaque mois, ne trouvant personne pour les secourir, car Dieu les avait abandonnés et avait livré les chrétiens entre les mains de leurs ennemis... »

C'est en ces termes que l'évêque Jean de Nikiou, une ville située dans la zone occidentale du delta du Nil, nous rapporte dans sa *Chronique* – écrite en copte ou en grec mais que nous ne connaissons qu'à travers une version éthiopienne traduite de l'arabe au XVII^e siècle – les conditions dans lesquelles les envahisseurs musulmans ont réalisé la conquête de la Basse Égypte. Témoin des événements, l'auteur rend compte de l'extrême violence qui la caractérisa mais il évoque également l'accord conclu entre vainqueurs et vaincus sur la base de conditions fiscales particulièrement lourdes, tout en soulignant que le premier gouverneur musulman de l'Égypte laissa une réelle autonomie à la communauté chrétienne, en protégeant notamment ses édifices culturels.

Les coptes, entre l'autorité byzantine et la razzia bédouine

En d'autres passages de son récit, il ne dissimule pas le fait que les envahisseurs ont trouvé sur place certains chefs de factions prêts à pactiser avec eux en raison de leur hostilité à l'autorité byzantine, ce dont témoigne un autre chroniqueur, Michel le Syrien, qui affirme que « ce ne fut

pas un léger avantage pour nous que d'être délivré de la cruauté des Romains [les Byzantins], de leur méchanceté, de leur colère, de leur zèle cruel vis-à-vis de nous, et de nous trouver au repos... » Dans le même temps, le chef des conquérants, Amr ibn al As, s'adresse à ses troupes en leur affirmant que «... le Nil et ses crues sont maintenant à nous, les pâturages de printemps sont abondants. Il y a du lait pour les agneaux et pour les enfants. Allez et que la bénédiction d'Allah soit avec vous, profitez de la terre, de son lait, de ses troupeaux... » Surgis au cours des années précédentes des étendues désertiques de la péninsule arabique, les guerriers qui venaient de subjuguier les terres mésopotamiennes et syriennes du Croissant fertile voyaient naturellement dans le long ruban cultivé de la vallée du Nil et dans les espaces verdoyants du Delta un pays dont les richesses étaient promises par Allah aux cavaliers qui avaient répondu à l'appel lancé par le Prophète. Longtemps liée aux pistes caravanières qui traversaient les immensités stériles s'étendant du Yémen – l'*Arabia Felix* des Anciens – à la Syrie romaine puis byzantine, la *razzia* bédouine, sacralisée par la prédication de Mohammed, pouvait désormais s'abattre sur l'Égypte pour y ouvrir une nouvelle page de son histoire plurimillénaire.

L'Église chrétienne d'Égypte

Il est aujourd'hui difficile de reconstituer, à travers ces diverses lectures, ce que fut la réalité de la conquête du pays par les forces musulmanes mais il est certain que la situation particulière de la chrétienté orientale d'alors favorisa grandement les entreprises des envahisseurs. L'Église chrétienne d'Égypte, que l'on appelle « copte » – du mot grec *Aiguptios* qui signifie tout simplement « Égyptien » – est née à Alexandrie dont on sait le rôle qu'elle joua dans le domaine intellectuel et culturel tout au long de l'Antiquité hellénistique et romaine. C'est vers l'an 40 que saint Marc l'Évangéliste – qui sera martyrisé en 68 – a fondé dans l'ancienne capitale des Ptolémées une Église dont le prestige s'imposa rapidement dans tout l'ancien Orient. Liée à son école de théologie et de philosophie, connue sous le nom de Didascalée, et aux figures remarquables de Clément d'Alexandrie et d'Origène, la réputation de l'Église égyptienne s'accrut également en raison du grand nombre de ses martyrs, victimes des persécutions de Septime Sévère, de Dèce et de Dioclétien. Promulgué en 313, l'édit de Constantin ouvrit une ère nouvelle au cours de laquelle l'ancienne terre des pharaons devint l'un des foyers les plus vivants de la nouvelle religion. Elle fut la terre d'origine du monachisme chrétien, illustré par saint Antoine et saint Pacôme, et apparut même – sous le règne de Théodose, à l'extrême fin du IV^e siècle, puis au début du Ve – comme l'Église qui, à l'initiative des patriarches Théophile et Cyrille, mena contre les anciennes croyances païennes la lutte la plus vigoureuse. Cette vitalité du christianisme égyptien ne pouvait cependant dissimuler les rivalités qui opposaient Alexandrie, héritière d'un prestigieux patrimoine intellectuel, et les autres « capitales » de la jeune religion chrétienne qu'étaient Rome, Constantinople ou Antioche.

Les incidences politiques des antagonismes théologiques

Ces antagonismes ne manquèrent pas de s'exprimer sur le terrain théologique et Alexandrie apparut ainsi très tôt comme un foyer de dissidence dans l'Église des premiers siècles. C'est un prêtre alexandrin, Arius, qui prêcha que Jésus était le fils de Dieu et non point son égal et c'est pour répondre à cette hérésie, qui faisait du Fils une « créature » du Père que l'empereur Constantin réunit en 325 le concile de Nicée qui fixa le dogme de la « consubstantialité ». En 381, un concile réuni à Constantinople attribua au patriarche de cette ville la deuxième place dans la hiérarchie chrétienne, derrière le pape de Rome et avant le patriarche d'Alexandrie, ce qui suscita le ressentiment que l'on imagine dans une cité qui se targuait d'avoir été, des siècles durant, la principale métropole intellectuelle de l'Orient. Les relations entre les deux villes vont se tendre davantage quand le théologien alexandrin Eutychès prétend que les deux natures, humaine et divine, du Christ fusionnent en une seule, formulant ainsi ce qui sera condamné en 451 par le concile de Chalcédoine comme l'hérésie « monophysite ». L'Église d'Alexandrie prenant la défense d'Eutychès, la rupture est bientôt inévitable. L'Égypte n'en demeurant pas moins sous

l'autorité de Byzance en matière politique, l'empereur tente de briser l'opposition religieuse en persécutant les tenants du monophysisme mais la nomination d'un patriarche grec orthodoxe déterminé à imposer les décisions du concile de Chalcédoine ne peut rien empêcher et les Égyptiens créent même leur propre patriarcat monophysite d'Alexandrie, réfugié dans un monastère du Wadi Natrun. Le schisme est alors consommé et l'Église égyptienne – qui entraînera avec elle celles de Nubie et d'Éthiopie – se dresse désormais contre l'autorité des empereurs byzantins. La tentative d'Héraclius – qui venait, en reprenant en 628 la Syrie et l'Égypte perdues au début du VIIe siècle, d'obtenir une éclatante revanche sur la Perse sassanide – de trouver une solution de compromis en promulguant en 638 un édit dogmatique ou *Ekthesis* affirmant l'harmonie entre les volontés divine et humaine du Christ, censées se confondre en une volonté unique, ne fit qu'aggraver les choses et le « monothélisme » ainsi formulé divisa encore davantage le monde chrétien, Constantinople se trouvant désormais en opposition avec Alexandrie mais aussi avec Rome. La persécution des monophysites et la pression fiscale qui pesait sur l'Égypte se conjuguèrent donc pour entretenir une hostilité à la présence byzantine et celle-ci explique la relative facilité avec laquelle les Arabes vont réussir à s'emparer du pays. Victoire d'autant plus surprenante que les envahisseurs – peut-être quatre mille au début, trente mille au maximum ensuite – ne disposaient pas de contingents bien importants face à une population égyptienne chrétienne que l'on peut estimer à cinq ou six millions d'âmes, mais il est vrai que cette population était « désarmée » et que les troupes byzantines étaient elle aussi très peu importantes.

L'expansion arabe

« Sortis » des déserts d'Arabie dans les années qui ont suivi la mort du Prophète survenue en 632, les Arabes, que les Perses désignaient alors avec mépris comme des « mangeurs de lézards », vont entamer une expansion aussi foudroyante qu'inattendue. Dès le califat d'Omar (634-644), ils s'emparent une première fois de Damas en 635, puis l'évacuent prudemment avant de livrer sur les rives du Yarmouk, à l'été de l'année suivante, la bataille qui, remportée par Khalid ibn al Walid, permet la conquête de la Palestine et de la Syrie. Après Damas, définitivement contrôlée à la fin de 636, Alep et Antioche tombent l'année suivante et la reddition de Jérusalem est obtenue en 638. Dans le même temps, la victoire remportée à l'été de 637 contre les armées du souverain sassanide lors de la « Mère des Batailles » d'Al-Qaddisiya donnait aux conquérants la Mésopotamie et le vaincu, Yezdegerd III, devant abandonner sans combat Ctésiphon, sa capitale. Alors qu'une armée arabe terminait la conquête du delta du Tigre et de l'Euphrate, Abu Obeidah franchissait les passes des monts Zagros, remportait en 642, au sud d'Ecbatane, la victoire de Nehavend et pouvait ainsi entamer la conquête du plateau iranien.

Craignant naturellement que les Byzantins n'utilisent l'Égypte comme base de départ d'une offensive de reconquête de la Syrie, les chefs arabes tournèrent naturellement leurs regards vers l'ouest – d'autant que ce pays laissait espérer de fructueux butins – et lancèrent dans cette direction une première reconnaissance dont le commandement fut confié à Amr ibn al As – un Mecquois, membre comme le Prophète de la tribu des Quraysh – qui avait commandé l'une des quatre armées arabes engagées en Syrie, où il avait participé au siège de Jérusalem et à la prise d'Ascalon et de Gaza. À la fin de 639, il pénètre dans le nord du Sinaï, prend El-Arish et Péluse puis se dirige vers Héliopolis et Bubastis, les principales villes de la branche orientale du Delta, sans rencontrer d'opposition sérieuse de la part des troupes byzantines. Elles ne livrent bataille qu'à hauteur de Babylone d'Égypte – aujourd'hui le vieux Caire – à la pointe méridionale du Delta mais elles sont alors complètement battues en juillet 640 et le siège de cette ville aboutit à sa reddition au printemps de 641. Encouragé par ses premiers succès, Amr s'avance vers l'ouest pour occuper la vaste oasis du Fayoum et la partie occidentale du Delta où Nikiou est détruite en mai et où le siège d'Alexandrie commence à l'été de 641. Malgré la solidité de ses défenses, la cité se rend après un siège de plus d'un an en septembre 642 après avoir été abandonnée par sa garnison byzantine ; le patriarche Kyros, représentant de l'empereur, en a négocié la reddition moyennant tribut et contre la promesse que les chrétiens d'Égypte pourront conserver leur autonomie religieuse. La mort d'Héraclius et les difficultés nées de sa succession rendaient alors impossible l'intervention de

renforts. Trois ans plus tard, un corps expéditionnaire byzantin commandé par Manuel reprend cependant possession pour quelques mois de la cité mais les Arabes, après avoir vaincu les troupes grecques à Nikiou, s'en empareront définitivement l'année suivante.

La population copte d'Alexandrie, conduite par son patriarche monophysite Benjamin se soumettait alors aux vainqueurs, montrant ainsi qu'elle était prête à subir la domination arabe plutôt que le joug byzantin. Il convient de signaler ici que l'attribution aux Arabes de la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie relève sans doute de la légende et que cet événement dont la date et le déroulement demeurent très incertains fait toujours l'objet de nombreuses controverses. En 643, Amr a installé à hauteur de Babylone d'Égypte un vaste camp, une base d'opérations comparable à ce que seront celles de Koufa, dans le sud de la Mésopotamie – aujourd'hui en Irak –, ou de Kairouan dans l'ancienne Byzacène romaine, l'actuelle Tunisie. C'est là, au contact du Delta et de la Moyenne Égypte, qu'il jette les fondations de la ville d'Al-Fûstat – du terme grec byzantin *phossaton* désignant un camp militaire – qui sera à l'origine du Caire. À cette date, le conquérant a pris le contrôle du pays jusqu'à la hauteur de la première cataracte. La brutalité de l'assaut, telle que la décrit Jean de Nikiou, l'absence d'une véritable résistance organisée et l'hostilité générale de la population à la présence byzantine expliquent la rapidité des succès arabes. Amr est cependant destitué de sa charge de gouverneur en 644, lors de l'avènement du calife Othman, qui fera de nouveau appel à lui deux ans plus tard quand il faudra faire face au retour à Alexandrie d'un corps expéditionnaire byzantin ; il redeviendra gouverneur vers 658, à l'initiative de l'Ommeyade Mo'awiya, pour conserver cette fonction jusqu'à sa mort en 664. Il avait été remplacé en 644 par Abdallah ibn Saad qui remonta le Nil en direction de la Nubie, jusqu'à la ville de Dongola où il conclut avec le souverain de ce royaume chrétien un traité qui reconnaissait son indépendance contre la remise annuelle d'un contingent d'esclaves noirs raziés dans les tribus nilotiques du sud de l'actuel Soudan. Alors qu'Omar avait toujours manifesté une grande prudence à propos des projets de progression vers l'ouest, au-delà de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine atteinte dès 642 et 643, Othman les encouragea et, sous son califat, les musulmans s'avancèrent jusqu'à l'ancienne province romaine d'Afrique et poussèrent des reconnaissances jusqu'aux oasis du Fezzan.

L'islamisation et l'arabisation

En Égypte, qui est devenue, avec la Syrie et l'Arabie, le centre du nouvel espace musulman né de la conquête qui s'étend de l'Afrique du Nord à l'Iran, le souci de la population d'échapper à l'impôt, la capitation ou *jizya* – que devaient payer les seuls chrétiens dans le cadre de la *dhimma* ou pacte de « protection » conclu avec les vainqueurs – encouragea les conversions. Les enfants nés des unions entre les conquérants polygames et les femmes coptes devenant automatiquement musulmans, ces nouvelles générations contribuèrent à renverser l'équilibre démographique au profit des musulmans qui seront devenus majoritaires au Xe siècle, au moment où s'établit le califat fatimide... On évalue également qu'au XIIIe siècle, quand s'établit le pouvoir des Mameluks, les chrétiens ne représentent plus qu'un tiers de la population égyptienne. L'arabisation linguistique et culturelle fut rapidement réalisée, y compris pour les chrétiens comme elle le sera pour les Mozarabes d'Al Andalus, à partir du moment où, en 706, le calife ommeyade Walid Ier décida que l'arabe devenait langue officielle en Égypte et en Syrie et quand les fonctionnaires coptes utilisés jusque-là par les nouveaux maîtres du pays furent remplacés, à partir de 715, par des musulmans.

Alors que les coptes s'étaient plutôt accommodés jusque-là, une fois passées les violences de la conquête, de la domination musulmane, ils se révoltèrent à plusieurs reprises lorsqu'ils saisirent le caractère définitif et oppressant de celle-ci, au VIIIe siècle, en 725 dans le Delta, en 739 en Haute Égypte, insurrections qui sont évidemment brutalement réprimées. Un mouvement analogue se déclencha sous les Abbassides en 829-832, sous le règne du grand calife Al-Mamoun, mais il sera également brisé et il s'agira de l'ultime révolte copte. À partir de 868, Ahmed ibn Touloun est

chargé par le pouvoir abbasside de Bagdad de rétablir l'ordre en Égypte mais ce gouverneur prend peu à peu son autonomie par rapport au calife, au point que l'Égypte va connaître sous son autorité une période particulièrement faste qui la voit retrouver une quasi indépendance. Le nouveau maître du pays fonde à côté de Fûstat la ville du Caire et, souverain bâtisseur, couvre le pays de mosquées.

Quand la rupture intervient avec le calife de Bagdad, Ibn Touloun occupe en 878 la Syrie, objectif traditionnel de l'expansion égyptienne, de l'époque des pharaons à celle de Mehmet Ali. Le fils d'Ibn Touloun, Khoumaraway, lui succède de 884 à 896 mais sa disparition sonne le glas de l'autonomie égyptienne et le pays est reconquis en 905 par les armées du calife abbasside. Nommé gouverneur en 935, Mohammed ibn Tughg est chargé de défendre les frontières occidentales du pays contre la menace que font peser sur elles les Fatimides qui se sont imposés en Afrique du Nord. Il s'acquitte avec succès de cette mission et ses deux fils continuent après lui la dynastie « ikshide » – du titre de Ikshid, « Serviteur », qui avait été donné à Ibn Tughg ; quand le dernier disparaît en 966, c'est un eunuque noir qui exerce la réalité du pouvoir et fait reconnaître son autorité par le calife de Bagdad. Pour peu de temps puisqu'il meurt en 968, au moment où la reconquête byzantine progresse en Syrie et où les Fatimides venant de l'ouest s'avancent vers la vallée du Nil pour s'emparer du Caire en juillet 969. C'est dans cette ville nouvelle que sera posée dès l'année suivante la première pierre de la mosquée Al-Azhar.

La conquête fatimide

Parti de Kabylie où les Berbères Kautama se sont convertis au chiisme ismaélien et ont mis fin au royaume aghlabide de Tunis, le mouvement fatimide est né de la prédication d'Obeid Allah qui se prétendait descendant d'Ismaïl, l'imam occulté des chiites septimains, et était considéré par ses fidèles comme le « Mahdi », l'envoyé de Dieu. C'est seulement sous le règne de l'un de ses descendants, El-Mu'izz, que les Fatimides parviennent à conquérir l'Égypte pour y installer le cœur de leur puissance. Après le règne d'Al-Aziz (975-996) le pouvoir échet à son fils Al-Hakim, qui régna de 996 à 1021 et entreprit en 1009 d'imposer la conversion à l'islam des chrétiens et des juifs. Après avoir brutalement persécuté les coptes au cours des années suivantes, il leur donna ensuite l'autorisation d'apostasier mais cet épisode inquiétant contribua, on s'en doute, à accélérer les conversions. Après le règne d'Al-Mustansir qui a correspondu à l'extension maximale de l'Empire fatimide – de l'Afrique du Nord au Hedjaz – la décadence intervient rapidement. L'irruption des Croisés en Terre sainte écartait momentanément l'Égypte de la Syrie mais la présence des Occidentaux, notamment celle des marchands italiens à Alexandrie, contribuait à la prospérité du pays. L'épisode fatimide de l'islam égyptien prit fin en 1171 à la mort du calife Al-Adid, quand l'Ayyubide sunnite Saladin le remplaça et fit dire de nouveau la prière au nom du calife de Bagdad.

L'islamisation de la Nubie et du Soudan

Alors que la conquête et l'islamisation de l'Égypte s'étaient réalisées rapidement, il en est allé différemment pour les régions situées plus au sud. Ce n'est qu'au VI^e siècle que les royaumes nubiens de Nobatia, Makouria (Al-Muqurra) et Aloa (Alwa) ont été convertis au christianisme monophysite. Quelques années seulement après la conquête de l'Égypte, les Arabes s'avancent vers le sud et s'attaquent au royaume chrétien de Dongola mais la résistance de celui-ci fait qu'ils concluent en 652 un traité aux termes duquel les chrétiens doivent leur livrer trois cent soixante esclaves par an, pour recevoir en contrepartie des céréales et des chevaux. Les contacts établis entre les deux mondes font cependant que l'islam pénètre lentement le Dar al Sudan, le pays des Noirs ; une mosquée est même construite à Dongola, capitale chrétienne où l'on célèbre, pour la première fois aux alentours de l'an mil, la fête du sacrifice d'Abraham. Les relations entre musulmans et chrétiens demeurent longtemps pacifiques et, au IX^e siècle, un souverain soudano-nubien de religion copte est même reçu à la cour du calife de Bagdad. Les musulmans

deviennent plus agressifs avec Saladin, puis à l'époque des Mameluks, car ils s'inquiètent de devoir éventuellement faire face aux Croisés alors que les chrétiens africains sont susceptibles de fournir une alliance de revers aux envahisseurs latins – c'est ce dont rêveront plus tard les Européens partis à la recherche du « prêtre Jean » et ce que mettront effectivement en œuvre les petits contingents portugais engagés au XVI^e siècle aux côtés du Négus éthiopien. C'est ainsi qu'au début du XIV^e siècle, en 1317, le royaume chrétien soudanais d'Al-Muqurra se vit imposer un souverain musulman qui transforma la principale église de Dongola en mosquée. Les Mameluks installèrent par la suite au sud de la troisième cataracte d'autres princes musulmans qui mirent en œuvre l'islamisation de ces régions, réalisée sans trop de difficultés en raison des difficultés de renouvellement d'un clergé local trop isolé et dépendant d'une chrétienté copte égyptienne elle-même entrée alors dans une profonde décadence. Les derniers îlots chrétiens soudanais de ces régions correspondant à l'ancienne Nubie seront balayés à partir du XVI^e siècle par le sultanat des Funj de Sennar et c'est beaucoup plus au sud, dans les régions méridionales du Soudan actuel, que l'action des missionnaires européens permit, à la fin du XIX^e siècle, la renaissance d'une chrétienté indigène.

Philippe Conrad

Avril 2009

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

